

Robotisation des systèmes d'armements : questions éthiques octobre 2006

Les questions éthiques soulevées par la robotisation recouvrent des questions philosophiques et théologiques anciennes, c'est-à-dire le rapport de Dieu à sa création, et de l'homme à ses créations. Le mythe du Golem est ainsi une parabole qui explique les dangers de jouer à « l'apprenti-sorcier ». Ce mythe trouve dans les questions robotiques un retentissement sans précédent, puisque l'homme n'a jamais été aussi près de créer des créatures autonomes. Si la question du contrôle des robots ne se pose pas encore (les avancées de l'Intelligence Artificielle étant trop faibles), il importe néanmoins de considérer les conséquences idéologiques et morales de l'utilisation de systèmes robotisés dans les armées.

Les arguments classiques contre la robotisation

La robotique est souvent accusée de faire perdre le sens des réalités ; elle menacerait de mener à des conflits incontrôlables et disproportionnés. Elle soulève des questions juridiques et culturelles qui peuvent constituer de solides obstacles à son utilisation. **En premier lieu**, on peut relever les mêmes critiques que celles formulées par les armes non létales : la robotisation multiplie les occasions pour un pays de s'ingérer dans les affaires d'un autre, en raison de la furtivité et de la diversité des drones. **En second lieu**, la robotisation écarte l'homme de l'acte de destruction. On aboutit alors à une guerre mécanique, froidement calculée, implacable, amoral, voire immorale (le jugement de valeur est absent dans l'acte de tuer). Comme corollaire, cette technicisation fait subir à l'homme le progrès technique, progrès au service de la mort. **Enfin**, les effets psychologiques sont certainement ceux qui freinent le plus le développement de tels armes. Le robot représente, et pas seulement dans les sociétés hostiles au progrès matérialiste, une machine de mort sans pitié (pas de fraternisation possible, cf. le film *Joyeux Noël*) : la question de la gestion des redditions est posée. De plus, la robotisation impose une interface entre le soldat et son ennemi, assimilant la guerre à un jeu vidéo et banalisant l'acte de tuer. De façon beaucoup plus prospective, le mythe de la créature échappant à son maître est une source importante de réticence face au développement des robots, à moins d'imaginer des barrières logicielles, du même genre que les trois lois de la robotique d'Isaac Asimov (en contradiction totale avec l'usage des robots dans les forces armées).

Cependant, on constate que ces arguments se fondent plus sur une certaine morale (religieuse) et sont assez déconnectés des réalités de la robotique contemporaine. La raison sous-jacente et commune à l'ensemble de ces critiques peut se résumer au refus de voir l'homme écarté des opérations. On peut objecter qu'à l'heure actuelle, les codes d'honneur, les règles de la morale ont été dans une certaine mesure écartés, pas nécessairement au profit de la barbarie, mais d'une (froide) efficacité. La guerre 'style jeu vidéo' existe déjà (programmes d'adhésion de l'armée américaine, commentaires des soldats en Irak) : bref, si le soldat est destiné à tuer de façon toujours plus performante, en quoi le même travail exécuté par une machine serait éthiquement moins pur ? On critique la robotisation car elle représente le massacre exécuté avec indifférence ; si la tuerie est exécutée par l'homme, on parle de cruauté. De fait, les conséquences sont les mêmes.

Les questions éthiques posant réellement problème : des dilemmes philosophiques plus profonds

Ces critiques de la robotisation englobent finalement les critiques de la guerre en tant que productrice d'atrocités. La robotisation ne fait qu'en accentuer le côté mécaniste, industriel ; la destruction est administrée de façon plus efficace et rationnelle. Mais la volonté de destruction, manifestée par des dirigeants qui décident de faire la guerre, reste la même. De même, une volonté d'annihilation d'un peuple reste identique, qu'on emploie des méthodes industrielles (génocide des Juifs) ou de façon « artisanale » (génocide des Herreros) : la robotisation ne porte pas en elle une idéologie de destruction ou de contrôle de masse. Comme pour les armes non létales, l'éthique de la robotisation dépend avant tout du contexte de son utilisation, et n'est pas l'apanage des fascismes,

contrairement à l'illustration qu'en donnent la plupart des œuvres de fiction traitant le sujet (de *Brave New World* à *The Matrix*).

En premier lieu, la question de la responsabilité pose un problème épineux. En cas de bavure, qui est responsable ? Le soldat, son supérieur, l'ingénieur qui a conçu le système, celui qui a passé commande pour un tel système ? Cette question dépasse le cadre de la bavure : qui aura le pouvoir d'autoriser le robot à tuer, et qui en sera responsable en cas de défaillance technique ? Ce problème à la fois éthique et juridique risque de poser de nombreux problèmes devant les cours. Le robot peut prendre des décisions, mais ne peut être jugé pour ces décisions, car il n'a pas conscience de lui-même. Cette absence de conscience permet d'écarter les scénarii de science-fiction (cf. *The Terminator*, *Stealth*), y compris à long terme, mais on ne peut s'empêcher de se poser la question du contrôle d'une arme toujours plus sophistiquée conçue pour tuer. **En second lieu**, il est nécessaire de considérer la réaction des ennemis face au déploiement de tels systèmes. Les expériences cumulées de la Somalie (poids de l'opinion publique) et d'Israël (conflit asymétrique) permettent de prédire une résistance d'autant plus acharnée contre les armées robotisées ; de plus les opinions publiques exigent de moins en moins de morts alliées et ennemies. **Enfin**, les projets les plus ambitieux de 'modifications' du soldat (cyborg : amélioration génétique, drogues de combat, bioniques, conditionnement psychologique, etc.) touchent à l'essence et à la dignité humaines ; de tels programmes remettent gravement en question la nature humaine. À un tel stade, on peut réellement parler d'instrumentalisation et d'idéologisation de la science à des buts eugéniques, et on voit mal en quoi ce serait nécessairement un apport pour la sécurité internationale.

Même chez les plus fervents partisans d'une technicisation à outrance, les propositions les plus éthiquement discutables (« eugénisme militarisant ») sont rejetées, autant pour des raisons éthiques que de doctrine (manque d'emphase sur les concepts traditionnels d'entraînement et de moral). Contre une robotisation totale, l'éthique se verra, bon gré mal gré, mieux défendue par des considérations stratégiques que morales. Ainsi, quelle que soit le degré de sophistication techno-biochimique du combattant et de ses équipements, il se heurte à une série de problèmes récurrents dans l'histoire militaire : la maîtrise de l'information. Si la robotique est inévitable pour rassembler l'information, l'analyse et le tri de cette somme de données nécessite des esprits humains. De même, le combattant du futur devra avoir une conscience accrue de son environnement : culture et langue(s) locales, diplomatie, psychologie. Si la technologie peut l'aider dans les tâches de connaissance, aucune solution technologique n'est en passe (même à long terme) de remplacer l'intelligence humaine pour la synthèse de toutes les données acquises. La robotique, si elle connaît une ascension impressionnante, ne pourra jamais que compléter l'homme, voire stimuler ses capacités. Or, l'homme possède des facultés et il est loin de pouvoir les inculquer à des machines. Il restera au centre des opérations militaires, éloignant le spectre de la guerre entièrement automatisée.